DISCOURS
SUR LA PEINTURE.

DISCOURS

SUR LA PEINTURE.

DISCOURS

SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS

ET L'ÉTAT ACTUEL

DE LA PEINTURE EN FRANCE,

CONTENANT des Notices sur les principaux Artistes de l'Académie ;

POUR servir d'introduction au Sallon.

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

1785.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/discourssurlorig00acad

DISCOURS

SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS, ET L'ÉTAT ACTUEL DE LA PEINTURE EN FRANCE;

Pour ſervir d'introduction au Sallon.

Mon objet n'eſt point de faire ici l'hiſtoire de la Peinture en France ; mais ſeulement de donner une idée ſuccincte des différentes révolutions qu'elle a éprouvées, afin de faire mieux connoître enſuite le mérite & les ouvrages des principaux Artiſtes qui compoſent aujourd'hui l'Ecole françoiſe.

Les démembremens de l'Empire Romain, les guerres continuelles du bas Empire, & l'invaſion des Barbares firent long-tems oublier les beaux arts. Les chefs-d'œuvres des Anciens reſterent enſevelis ſous les ruines de la Grece & de Rome. Après

douze siecles d'ignorance & de barbarie, après la destruction de l'Empire d'Orient, l'esprit humain parut se réveiller de son assoupissement; quelques restes des beaux arts refluerent vers l'Italie, la protection des Médicis les réchauffa, les Artistes étudierent les monumens antiques échappés aux mains des Barbares, & l'on vit d'abord reparoître la Peinture, qui précéda la renaissance des Lettres, & fut comme l'aurore qui sembloit les annoncer.

Cimabué qui nâquit à Florence vers le milieu du treizieme siecle, fut le premier qui se sentit inspiré par les beautés de l'antique. Il eût pour maîtres des Peintres de la Grece, que le Sénat de Florence avoit appellés en Italie, & lui-même forma quelques éleves Florentins. Il surprit un jour *Le Giotto*, dessinant des moutons, en gardant son troupeau; il cultiva les heureuses dispositions du berger, dont il fit un Artiste qui s'acquit alors quelque réputation. *Le Giotto* & les autres disciples de *Cimabué*, furent les premiers fondateurs de l'Ecole Florentine d'où sortirent bien-tôt *Michel-Ange & Léonard de Vinci*.

Ce fut à cette époque que la Peinture se vit accueillie & protégée en France sous le regne de François I. Ce Prince aussi célebre par les beaux arts dont il fut le restaurateur, que par ses démêlés avec Charles-Quint, attira de l'Italie les Artistes les plus renommés, les engagea par ses bienfaits

& ſes carreſſes à ſe fixer auprès de lui. Il reçut lui-même les derniers ſoupirs de *Léonard de Vinci* qui vint mourir à Fontainebleau à l'âge de 75 ans. Il viſitoit ſouvent *André del Sarto*, ſon diſciple. Il donna l'intendance de ſes bâtimens au *Primatice* & à *Le Roſſo*, connu en France ſous le nom de maître *Roux*, & les chargea du ſoin des peintures de Fontainebleau.

Malgré les encouragemens que François I. donnoit aux Artiſtes, la Peinture étoit encore comme étrangere en France ; les maîtres des Ecoles Florentine & Romaine n'y firent aucun éleve, & l'Ecole Françoiſe étoit encore à naître. Ce n'eſt que ſous le regne de Henri II, tems auquel parut *Jean Couſin*, que l'on peut fixer l'époque de ſa naiſſance. Avant ce tems, les Peintres François ne s'étoient encore exercés que dans la peinture ſur verre ; ils furent les premiers qui imaginerent de faire des tableaux par la réunion de pluſieurs verres peints. *Jean Couſin* lui-même l'un des premiers fondateurs de l'Ecole Françoiſe, ſe fit connoître d'abord par ce genre de peinture ; mais les ouvrages des maîtres de Florence & de Rome lui inſpirerent un autre goût. Il peignit l'hiſtoire, & l'on diſtingue encore parmi ſes tableaux, *le jugement univerſel* qui ſe trouve dans l'égliſe des Minimes de Vincennes. Les figures de ce tableau ont de la grace, & le *faire* en eſt très-moëlleux. Il ne ſent ni le ſtyle gothique, ni le goût

national, quoique ſon Auteur n'ait point été puiſer à Rome même les connoiſſances de ſon art.

Cependant les Artiſtes François commencerent bientôt à reconnoître qu'ils avoient beſoin des ſecours de l'Italie, ſeule dépoſitaire de l'antique, & riche de ſon propre fonds. *Martin Fréminet*, né à Paris en 1567, paſſa 15 à 16 ans, tant à Rome qu'à Veniſe, & autres villes d'Italie; il en rapporta une connoiſſance profonde de ſon art, le goût de deſſin de *Michel Ange* & du *Parmeſan*. A ſon retour en France, Henri IV. le nomma ſon premier Peintre, & le chargea du ſoin de peindre la chapelle de Fontainebleau.

L'on doit s'étonner de trouver ſi peu de noms connus dans la liſte des Peintres François, depuis François I. juſqu'à Louis XIII. tandis que la Peinture étoit en Italie au plus haut degré de ſa gloire. Les guerres civiles, les troubles de religion arrêterent long-tems les progrès des arts en France, & l'Italie étoit alors riche, paiſible & floriſſante. Mais à meſure que nous approchons du ſiecle de Louis XIV, nous voyons peu-à-peu ſe former l'Ecole Françoiſe, & la réputation de ſes maîtres égaler celle des Peintres de Florence & de Rome.

Simon Vouet, né à Paris en 1582, premier Peintre de Louis XIII. après un ſéjour de 15 ans en Italie, revint en France, y ramena le bon goût qu'il venoit de puiſer dans l'étude des grands maîtres, donna

plus d'activité à l'Ecole Françoiſe encore naiſſante ; & par le grand nombre d'éleves qu'il forma, elle ſe vit bientôt au moment glorieux d'éclipſer, ou du moins de balancer la gloire de ſes rivales.

Les dernieres années du miniſtere de Richelieu, & les premieres du regne de Louis XIV. furent l'époque d'une révolution générale dans tous les arts. Ce ſiecle, auquel il donna ſon nom, ne fut point inférieur aux ſiecles des *Phidias* & des *Apelles*, des *Michel Ange* & des *Raphaël*. *Le Pouſſin*, qui fut dans ſon tems le plus grand Peintre de l'Europe, joignoit au génie de la Peinture toutes les connoiſſances de ſon art. Scrupuleux partiſan de l'antique, il en porta le goût dans tous ſes tableaux. Il fut appellé par quelques-uns *le Peintre des gens d'eſprit*, par d'autres le *Raphaël de la France*. A-peu-près dans le même tems, *Le Sueur* ſe rendoit immortel par le *cloître des Chartreux* ; le celèbre *Lebrun par les batailles d'Alexandre*, & *Mignard* par *les plafonds du château de S. Cloud*, & par *la coupole du Val-de-Grâce*, célebrée par Moliere ſon ami. *Dufreſnoi*, Peintre & Poëte, joignoit les préceptes à l'exemple, faiſoit des tableaux, donnoit aux Artiſtes & aux Lettres la *Poétique de la Peinture*. On admiroit encore les ſtatues du *Pujet*, & peu de tems après *les bains d'Apollon* par *Marſy*, & le tombeau du Cardinal de Richelieu par *Girardon* ; car la Sculpture ſuivoit d'un pas égal les progrès de la Peinture.

Les beaux arts furent alors en France ce qu'ils avoient été en Italie ſous les Médicis. Le ſiecle ſuivant fut l'époque de leur décadence. Comme ils arrivent par degré à la perfection, c'eſt auſſi par degré qu'il s'acheminent vers le dépériſſement. Ils ſe ſoutinrent encore avec une ſorte d'éclat ſous la régence & les premieres années du regne de Louis XV. ; *Le Moine* tenoit encore en beaucoup de parties au bon goût du ſiecle de Louis XIV. Sa compoſition du *ſallon d'Hercule*, à Verſailles, étoit digne des plus beaux âges de la Peinture. Les grâces de ſon deſſin, la douceur de ſes expreſſions, la fraîcheur & le brillant de ſon coloris, une belle ordonnance lui firent alors un grand nombre d'admirateurs.

Boucher, ſon diſciple, entraîné par les grâces ſéduiſantes de cet Artiſte, adopta ſa maniere & la défigura. Né avec un eſprit actif, une imagination riche & brillante, il ſembloit fait pour réunir en lui toutes les qualités d'un grand Peintre; mais ennemi de la contrainte & livré au plaiſir, il ne ſe ſoumit point aſſez à l'étude ſévere de la Nature, il abuſa de ſa facilité, ne ſuivit que ſon imagination pour guide. Ses bergers, il eſt vrai, étoient gracieux, ſes vierges étoient charmantes ; mais ſes vierges & ſes bergers ne ſe trouvoient qu'à l'Opéra. S'il eût les grâces de *Lemoine*, il s'éloigna bien plus que lui de la Nature & de la vérité. Sa fougue ne fut point tempérée par l'étude de l'antique dont il

ne connoiſſoit que le nom, n'ayant reſté que peu de mois en Italie, & toujours dans un état de maladie qui ne lui permettoit aucune application.

Le goût du public contribua beaucoup à la décadence de l'Art; on accueillit avec tranſport ces productions brillantes & éphémeres; l'appas du gain, la facilité de l'exécution entraîna tous les Artiſtes. Le goût du deſſin & de l'antique fut décrié, l'attachement aux principes regardé comme ſervitude. La mode & le caprice furent ſes ſeules regles, les grâces devinrent factices & maniérées; des exagérations burleſques prirent la place de la Nature. *Natoire* ſorti de l'école de *Le Moine*, quoique foible dans le deſſin, s'acquit alors la réputation d'un bon Deſſinateur, tant la belle Nature étoit oubliée !

Les Artiſtes pouſſerent bientôt le délire de l'imagination au-delà de toutes les bornes; un d'entr'eux (*a*) y mit le comble, & comme le Peintre dont parle Horace, il joignoit une tête humaine au col d'un cheval; il mêloit enſemble le ciel, la terre, les enfers, la fiction & la vérité, l'hiſtoire & la fable, & s'il repréſentoit la Nature, c'étoit ſon image avant le débrouillement du chaos.

Une autre cauſe de la décadence de la Peinture, ce fut l'eſpece de deſpotiſme que les chefs de l'Aca-

(*a*) De la Joue.

démie exerçoient alors sur le génie. Les Arts comme les Lettres doivent être en république. *Les Carraches* recommandoient souvent à leurs éleves de ne suivre que la Nature & leurs propres inspirations, & l'on vit sortir de leur école *le Dominiquin*, *le Guide*, *le Guerchin*, *l'Albane*, *&c.* tous aussi différens par leur talent qu'on l'est par la figure. Suivant un autre route, *Boucher & Vanloo* à la tête de l'Ecole Françoise, n'approuvoient dans leurs éleves que ce qui leur ressembloient. Chefs actifs & entreprenans, ils virent bientôt s'étendre leur domination; des disciples trop dociles reçurent le joug, & loin d'aspirer à la gloire d'être quelque chose par eux-mêmes, ils ne furent que les copies serviles de leurs maîtres, trop heureux cependant s'ils n'avoient eu pour guide que *Vanloo*. S'ils alloient à Rome, ils y portoient leurs préjugés, déjà corrompus par le faux goût, ils voyoient mal les ouvrages des Artistes les plus célebres, ou ne les étudioient point du tout. Le génie de la Peinture n'est pas aujourd'hui sous le même despotisme, il jouit sous un chef éclairé (*a*) de sa liberté naturelle.

Comme les Arts se tiennent toujours par quelque chaîne sensible, la corruption de l'un se répand bientôt sur tous les autres. Le Sculpteur défiguroit la Nature par des attitudes arbitraires & des grâces

(*a*) M. Pierre, premier Peintre du Roi.

forcées. L'Architecte empruntoit de la Peinture un mélange bizarre d'ornemens, fruit d'une imagination déréglée, plutôt que du goût & de la raiſon. Le Poëte, comme le Peintre, ſe livrant trop à lui-même, abandonnoit les traces des anciens, ſecouoit les chaînes formées par une longue expérience, & remplaçoit par des antitheſes, & par de l'affectation, des penſées fauſſes & brillantes, le ſentiment & les grâces ſimples de la Nature.

Ce ſeroit ici le lieu de comparer la Poéſie à la Peinture, de la faire voir, comme elle fut d'abord floriſſante en Italie, renaiſſante ſous François I., prendre un eſſor plus élevé ſous le miniſtere de Richelieu, parvenir au comble de ſa gloire ſous le regne de Louis XIV., dégénérer enſuite par l'influence de *Lamotte* & de *Fontenelle*, comme la Peinture par celle de *Boucher* & de *Le Moine*. On pourroit étendre plus loin cette eſpece de rapprochement; mais ce n'eſt point ici mon objet, & l'on a déjà tant de fois rapproché la Poéſie & la Peinture, les Peintres & les Poëtes, que ce parallele devient facile à quiconque jette les yeux ſur les annales de l'eſprit humain.

Le goût & les Arts ſe ſont perdus dans les ſiecles de Barbarie; ils ſe ſont corrompus comme les mœurs, dans les tems d'une politeſſe trop recherchée, & cette corruption qui nous éloigne davan-

tage de la Nature, eſt ſouvent plus dangereuſe que leur ruine totale. Ce n'eſt que par de grands efforts qu'on peut les ramener à leurs vrais principes : auſſi j'oſerai placer les défenſeurs du bon goût au même rang que les premiers reſtaurateurs des beaux arts.

Malgré les ſuccès prodigieux du mauvais goût, & ſes progrès trop rapides, la corruption n'a été, pour ainſi dire, que momentanée. Quelques Artiſtes d'un mérite diſtingué, ont oppoſé leur talent & leur courage au torrent qui ſembloit devoir les entraîner, comme la multitude & la médiocrité. M. *Vien*, ſurtout inébranlable au milieu de la corruption générale, eſt reſté conſtamment fidele au bon goût du deſſin, ſi néceſſaire pour l'imitation vraie de la Nature : un ſuccès brillant a couronné ſes efforts, les bons principes ont prévalu, l'Ecole Françoiſe paroît aujourd'hui les adopter : la plupart des Artiſtes qui la compoſent, libres des préjugés qui dominoient leurs prédéceſſeurs, nous annoncent encore une époque brillante pour la Peinture.

Pour faire connoître l'état actuel où elle ſe trouve en France, je me propoſe d'examiner les talens & les ouvrages de nos meilleurs maîtres, de ceux ſurtout qui peuvent être diſtingués des autres par quelques traits qui les caractériſent. En rendant juſtice à leur mérite, j'attaquerai d'une maniere impartiale leurs défauts, & je n'aurai d'autre but dans mes

obſervations, que les progrès de l'Art & l'encouragement des Artiſtes. Ainſi mon deſſein n'eſt pas de ſuivre la marche de ceux qui s'érigent en cenſeurs du Sallon *(a)*, qui, la plupart livrés à l'eſprit de parti, s'éloignent de cette modération qui convient à la ſaine critique, découragent le talent, bleſſent le goût & la raiſon par de fauſſes obſervations.

M. PIERRE.

A la tête de l'Académie, nous voyons aujourd'hui *M. Pierre*, que ſes talens & ſon amour pour les Arts ont rendu digne de remplir cette place importante pour la gloire & les progrès de la Peinture. Si nous le conſidérons comme le Chef de l'Ecole Françoiſe, nous le voyons ne rien négliger pour lui donner toute l'activité dont elle eſt ſuſceptible. Si nous le conſidérons comme Artiſte, nous ne pouvons pas nous empêcher de donner les plus grands éloges à ſa ſuperbe *coupole de S. Roch*, ainſi qu'au *S. François* qu'il a fait pour S. Sulpice. Ces deux ouvrages, d'une conception noble & hardie, ſont dignes de nos

(*a*) La plupart des critiques du Sallon ne ſont, le plus ſouvent, que des eſpeces de libelles contre les Artiſtes, & ceux qui les font, nous paroiſſent en général ignorer l'eſprit & même les premiers principes de l'Art.

plus grands maîtres. On y voit un beau ton de couleur, une touche facile, mais à laquelle il échappe quelquefois des incorrections de deſſin.

Nous regrettons que M. *Pierre* ſe ſoit arrêté trop-tôt dans la carriere qu'il avoit ſi bien commencée; car ce qu'il a fait, nous annonce ce qu'il auroit pu faire, & grace au talent qu'il a fait paroître, nous avons droit de lui reprocher de cultiver aujourd'hui la Peinture moins en Artiſte qu'en Amateur.

M. VIEN.

On ne peut trop louer M. *Vien* d'avoir lutté 30 ans contre le mauvais goût de l'Ecole Françoiſe, d'y avoir conſervé la pureté de deſſin de l'antique. Exact obſervateur du coſtume & des uſages, il ne néglige rien de tout ce qui peut caractériſer la différence des tems & des pays. Nous exhortons les Artiſtes à devenir auſſi ſéveres que lui ſur cette partie intéreſſante de leur Art encore trop négligée, & ſur laquelle les critiques ne font aucune obſervation.

La connoiſſance profonde du coſtume, le ſentiment exquis du ſtyle Grec, ont rendu M. *Vien* très-propre à traiter les ſujets de l'hiſtoire ancienne, & ſur-tout ceux d'Homere. Les tableaux qu'il a faits pour Mme. Geoffrin, ſemblent faire revivre parmi nous les ouvrages des Peintres d'Athenes. Avec

tant de qualités, il eſt fâcheux que le pinceau de M. *Vien* laiſſe quelquefois de la froideur dans le caractere & le deſſin de ſes Héros.

Pluſieurs de ſes tableaux, enſevelis dans la province, ſont perdus pour un grand nombre de jeunes Artiſtes qui gagneroient à les conſulter. Les Capucins de Taraſcon en poſſedent trois qui ſont regardés comme des chefs-d'œuvres.

M. DOYEN.

M. *Doyen* s'eſt emparé des ſujets d'Homere, & le Peintre quelquefois s'eſt montré digne du Poëte. Les poéſies d'Homere ſont une galerie de tableaux, & les tableaux de M. *Doyen*, des poéſies. Toutes ſes compoſitions ont de la chaleur & de l'énergie. *Les plafonds des Invalides* qui méritent d'être cités parmi ſes meilleures productions, n'ont d'autre défaut pour ſa réputation, que de n'être pas aſſez vus : mais cette imagination poétique qui l'enflamme pour Homere, le rend quelquefois giganteſque & incorrect.

M DE LA GRENÉE L'AÎNÉ.

M. *de la Grenée* l'Aîné mérite une place diſtinguée parmi les maîtres de l'Ecole Françoiſe ; il s'eſt appliqué à la correction du deſſin, ainſi qu'à

l'étude des grands modeles de l'Italie. Son ſtyle eſt d'un bon goût, mais il eſt trop uniforme, tous les ſujets qu'il traite ont une même couleur. S'il connoît la Nature, il ne la varie point aſſez ſuivant les différences des Gouvernemens, des tems & des climats; & pour citer un exemple encore récent, dans ſon tableau qui parut au dernier Sallon, & dans lequel le public a remarqué de grandes beautés, *les deux veuves Indiennes* qui veulent ſe brûler pour leur mari, n'avoient point la couleur de leur pays, & les perſonnages du tableau ne reſſembloient point aux habitans des rives du Gange.

M. DE LA GRENÉE LE JEUNE.

L'Académie poſſede encore un autre *de la Grenée*, frere du précédent, qui nous paroit, comme lui, digne d'être cité parmi les bons maîtres de notre Ecole. Il nous paroît avoir ſuivi le *Cortone* en Italie; mais s'il l'a choiſi pour ſon guide, c'eſt plutôt par une reſſemblance de génie à ce maître de l'école Romaine, que par une imitation timide; car M. *de la Grenée le Jeune* nous paroît ſi sûr & ſi franc dans ſon *faire*, que l'on diroit que ſans le *Cortone*, il eût encore été le même. Cependant on pourroit lui croire au ſuprême degré le talent de l'imitation; il ſe joue quelquefois à peindre de petits tableaux dans

le ſtyle de ceux que l'on a découverts ſous les ruines *d'Herculanum* ; il en imite ſi bien la maniere, que les yeux les plus exercés auroient peine quelquefois à reconnoître la différence, ſi les procédés étoient les mêmes.

Sa touche eſt facile, mais ſon deſſin eſt très-incorrect ; ſa couleur eſt foible : ſes figures ont de la grâce ; & s'il a quelquefois des négligences, ſemblables aux mal-adreſſes des enfans, ſes négligences ſont aimables, & peut-être on pourroit nommer ce Peintre, comme La Fontaine, *enfant gâté de la Nature.*

M. VINCENT.

Le pinceau de M. *Vincent* ſe prête heureuſement & ſans effort à tous les ſujets qu'il traite. Perſonne n'a mieux ſu varier ſon ſtyle, ſuivant les circonſtances : il a prouvé par ſon tableau du *Préſident Molé*, par celui d'*Achille*, par la *Piſcine*, *&c.* qu'il eſt également propre à traiter tout ce qui tient au genre de l'hiſtoire. Doué d'un tact délicat, d'une ſenſibilité exquiſe, il s'eſt approprié les manieres des plus grands maîtres, il les a ſuivis ſans en être l'eſclave, ne paroiſſant même en les imitant qu'obéir à l'impulſion de ſon génie. Son ſtyle eſt correct, ſon exécution nerveuſe. On lui reproche d'être trop noir ; mais la tête remplie des tableaux de

l'Italie, il a pu ſans peine en contracter le ton qui n'eſt pas toujours celui de la Nature, & qui n'eſt le plus ſouvent dans les maîtres de l'Ecole Romaine, que l'ouvrage du tems, plutôt que celui de l'Artiſte.

M. MÉNAGEOT.

M. *Ménageot* nous a paru doué des principales qualités qui conſtituent un grand Peintre; mais ſes qualités ſe ſont, pour ainſi dire, identifiées avec un certain goût national, auquel il tient plus qu'à celui des Ecoles d'Italie. Sa couleur n'eſt pas toujours vraie, & dans les ſujets qu'il a tirés de l'hiſtoire ancienne, ſon deſſin ne ſe reſſent pas aſſez de ce que les Italiens appellent le *gran Diozo*. Il néglige les extrémités, telles que les pieds & les mains. La petiteſſe des formes auxquelles il paroît enclin, le rend plus propre à traiter les ſujets de l'hiſtoire moderne. Nous avons lieu de le croire, d'après le ſuccès de ſon ſuperbe tableau de *la mort de Léonard de Vinci* qui lui a mérité tous les ſuffrages & que l'on peut regarder comme un monument honorable pour l'Artiſte & pour la Peinture.

M. CALLET.

M. *Callet* pourroit être appellé *le Peintre de Gnide ou de Paphos*. Son deſſin eſt auſſi capricieux que les amours,

amours, & ſemblable aux grâces, les ſujets terribles paroiſſent l'effrayer. Nous devons penſer que dans ſes études en Italie, il s'eſt plus attaché aux ouvrages *du Cortone*, qu'aux maîtres ſérieux *Le Carrache & Raphaël*. Son deſſin eſt gracieux, ſa couleur enchantereſſe; on peut en juger par les plafonds qu'il a peints chez M. le Prince de Condé, & feue Mme. de Theluſſon.

M. SUVÉE.

Sévere obſervateur des grands principes, Deſſinateur très-correct, habile dans l'art de jetter les draperies, M. *Suvée* ſeroit un de nos plus grands Peintres, ſi les connoiſſances & l'obſervation exacte des principes étoient ſuffiſantes pour l'être. Mais les beaux arts ſont enfans de l'enthouſiaſme & de l'imagination, le génie ſe permet quelquefois des écarts heureux.

Souvent un beau déſordre eſt un effet de l'Art.
Boileau. Art. Poét.

Mais timide & circonſcrit dans les regles, M. *Suvée* ne laiſſe rien à l'imagination, ce qui ne lui a pas permis de ſentir la beauté avec l'enthouſiaſme des anciens, quoiqu'il ait l'art d'appliquer leur ſtyle même aux différens ſujets qu'il traite. Si l'on jette les yeux ſur ſon tableau *des Veſtales*,

on en trouvera l'ordonnance ſage, pleine de la nobleſſe qui convient au ſujet; mais on n'y trouvera dans aucune des vierges qui y ſont peintes, le vrai caractere de la beauté; c'eſt ſur-tout dans les têtes de profil que ce ſentiment ſe manifeſte dans tout ſon jour, lorſque l'Artiſte en eſt pénétré.

Il eſt encore un reproche eſſentiel que nous nous permettrons de lui faire, c'eſt que dans les différentes ſcenes qu'il repréſente, il ne nous fait voir les objets que dans une continuelle uniformité d'effets, qui donne à ſes figures une certaine inaction ou immobilité qu'il pourroit détruire par des maſſes d'ombre, & des tranſitions heureuſes de lumiere; pour éviter ce défaut, il ſuffit à M. *Suvée* de ne pas s'éloigner de la marche qu'il a ſuivie dans ſon tableau *de la Nativité*, qui lui a mérité d'être agréé à l'Académie.

M. DAVID.

Nous ne pouvons rien ajouter aux éloges que l'on a faits des différens ouvrages de M. *David*: nous ne ferons ici que l'écho du Public, dont les regards ont paru s'arrêter avec complaiſance ſur les productions de cet Artiſte. C'eſt avec juſtice qu'on a cru retrouver en lui toute la correction *du Carrache*, la maniere belle & franche des plus grands maîtres, de l'énergie jointe à la plus grande vé-

rité, à cette vérité dépendante du deſſin, de l'expreſſion, ainſi que de la connoiſſance parfaite du coſtume & des uſages. La figure du peſtiféré, dans le tableau de *S. Roch*, inſpire l'effroi du terrible fleau dont il eſt frappé; ſon *Bélizaire*, le reſpect, l'attendriſſement & la pitié, & l'ame la plus inſenſible eſt émue de compaſſion à l'aſpect de la douleur touchante de ſon *Andromaque*.

Tous les pas de M. *David* ont été marqués par des ſuccès; nous ne pouvons douter qu'il ne puiſſe traiter également tous les ſujets de l'hiſtoire; cependant la ſévérité de ſon pinceau, l'expreſſion de ſes perſonnages, le ton même de ſa couleur nous font préſumer que les ſujets touchans conviennent davantage à ſon caractere, & à la trempe de ſon génie. On lui reproche un coloris trop ſombre, qu'il doit, comme M. *Vincent*, à l'imitation des tableaux de l'Italie. On craint encore que trop d'amour pour la vérité ne le rende minutieux, & ne nuiſe quelquefois à la nobleſſe de ſes compoſitions.

M. BRENET.

M. *Brenet* a fait douter quelque tems s'il étoit né pour occuper un rang diſtingué parmi les Artiſtes du premier ordre; mais le tableau qu'il a fait pour le Roi, & qui décore actuellement l'Ecole Mili-

taire, a paru digne de nos plus grands maîtres, & ce tableau seul a suffi pour faire la réputation de M. *Brenet*, & le tirer de la classe des Peintres médiocres. Cet Artiste nous a paru réunir toutes les qualités qu'exigent les sujets françois : dans les sujets Romains, nous l'avons vu rigoureux observateur du costume, des usages & des sites : mais il manque à ses personnages le caractere qui convient au climat de l'Italie, & qui dans ce tems-là étoit d'autant plus prononcé, que le gouvernement avoit plus de vigueur; &, quoiqu'il soit aujourd'hui moins en activité, le caractere national ne laisse pas de paroître d'une maniere sensible.

Nos Peintres en général ne donnent pas à cet objet toute l'attention qu'il mérite ; il seroit à desirer qu'un Artiste instruit, exact observateur de la Nature, nous donnât quelques idées sur les différences nationales relatives à la Peinture. Une savante théorie sur ce sujet pourroit être d'un grand secours dans la pratique, sur-tout pour les jeunes Artistes que le tems & l'expérience n'auroient pas encore éclairés sur cette partie.

M. RENAUD.

L'on a vu le coloris de M. *Renaud* tomber tour-à-tour dans deux extrémités opposées. Son tableau *d'Andromede* étoit trop couleur de rose, celui du

Centaure Chiron, trop noir; ce paſſage rapide de l'une à l'autre couleur annonce dans M. *Renaud* une grande facilité à recevoir toutes ſortes d'impreſſions; mais cette facilité même nous fait préſumer qu'il ſaura s'arrêter dans un juſte milieu. Nous le deſirons d'autant plus que ſon deſſin eſt plein de grâces, & ſon exécution facile. De bons conſeils, un heureux choix de la Nature, & les propres inſpirations de ſon génie ſuffiront à M. *Renaud* pour lui mériter un jour une place à côté de nos plus grands maîtres.

M. LE BARBIER.

Le nombre & la variété des ouvrages de M. *Le Barbier* annoncent dans cet Artiſte l'imagination la plus féconde & l'exécution la plus facile. Les ſujets les plus différens & les plus oppoſés ont tous été traités par lui avec un grand ſuccès. Son pinceau digne de peindre les perſonnages héroïques, n'eſt pas moins propre à repréſenter les grâces ſimples & naïves. Les connoiſſeurs admirent également ſon *ſiege de Beauvais*, & deux tableaux faiſant partie de la galerie de M. de Beaujon, l'un repréſentant *la fête de Flore*, l'autre *une fête de Diane*. Ce dernier ſur-tout annonce la connoiſſance la plus étendue des uſages des Anciens. Exact obſervateur du coſtume, eſclave des convenances nationales, toujours il a ſoin de

les concilier avec les effets pittoresques; il seroit à desirer cependant qu'il leur fît quelquefois plus de sacrifices, & que la crainte d'altérer la pureté des couleurs locales, que d'ailleurs il entend très-bien, ne nuisît point dans ses tableaux à l'effet principal.

Sa maniere de peindre est franche & facile; son dessin pur & correct, dans cette partie sur-tout, il a peu de rivaux. La collection précieuse de ses dessins pour les Idylles de *Gesner*, production d'une ame sensible, ne respire par-tout que les mœurs pures de la campagne, & prouve que leur Auteur peut descendre quelquefois du genre héroïque à la simplicité de la pastorale.

Malgré l'étendue des talens de M. Le *Barbier*, nous ne dissimulerons point que son attachement à l'antique, dont tous ses ouvrages portent l'empreinte, le rend moins propre à traiter les sujets modernes qui paroissent avoir pour lui peu d'attraits. Mais c'est à cet amour pour l'antique, qu'il doit la pureté de son dessin, & la réputation qu'il a si bien méritée, comme un des plus grands Dessinateurs de notre Ecole Françoise.

M. DU RAMEAU.

Il nous seroit difficile de louer le talent de M. *du Rameau*, si cet Artiste ne s'était fait connoître que

par ſon tableau *d'Herminie ſous les armes de Clorinde.* Mais l'Auteur des plafonds de la Salle de Verſailles mérite des éloges, & ſon tableau de réception eſt un des plus beaux de la galerie d'Apollon. L'égliſe de S. Cyr poſſede encore un de ſes bons ouvrages. Le deſſin de ce maître eſt ferme & ſavant; mais ſon ſtyle eſt vague, & ſon *faire* ſe reſſent trop de la maniere de peindre des Décorateurs.

M. FRAGONARD.

M. Fragonard, né avec une ſomme de génie propre à former pluſieurs Artiſtes, ne nous paroît pas avoir rempli toute l'étendue de ſes obligations envers la Nature. Loin de ſuivre la carriere ſublime de ſon Art, où les plus grands ſuccès lui étoient aſſurés, il s'eſt détourné dans de petits ſentiers inconnus, pour ſe faire un genre plus favorable au délire de l'imagination qu'à l'exacte vérité. Nous devons avouer cependant que ſes compoſitions dans ce genre ont eu quelquefois des ſuccès mérités; mais ſon ambition s'eſt bornée à faire briller quelques éclairs, dans une carriere où ſon génie pouvoit répandre une lumiere plus grande & plus durable. Son tableau de *Callirhoé*, qui l'a fait agréer à l'Académie, autoriſe d'autant plus les reproches que nous lui faiſons, qu'on le peut regarder comme un

chef-d'œuvre d'harmonie & d'expreſſion. Malgré quelques incorrections de deſſin, on regrettera toujours que M. *Fragonard* n'ait pas pris un vol plus élevé.

M. GREUZE.

M. *Greuze* a fait paroître un talent ſublime dans les ſujets ſimples & naïfs; les études qu'il a faites en Italie, ont enflammé ſon imagination ſans l'aſſervir. Neuf & piquant dans le choix de ſes ſujets, original dans ſa maniere, il ne reſſemble dans aucune partie aux maîtres que nous connoiſſons dans ſon genre: les belles têtes ſur-tout de cet Artiſte paſſent pour des chefs-d'œuvres de couleur & d'expreſſion; mais lorſque M. *Greuze* a voulu s'élever au grand genre de l'hiſtoire, ce projet ambitieux n'a pas eu tout le ſuccès qu'il en attendoit, & lorſque dans ſon enthouſiaſme pittoreſque, il a cru faire revivre *Le Pouſſin* par la *mort de Caracalla*, il s'eſt trouvé fort inférieur à lui-même, non-ſeulement par le choix, mais encore par l'exécution. Ce tableau, qui pour la gloire de l'Auteur devroit ne pas exiſter, eſt un monument qui doit prouver aux Artiſtes combien il eſt dangereux quelquefois de s'éloigner du genre de talent auquel la Nature nous a deſtiné.

Le genre que M. *Greuze* a choiſi eſt peut-être au genre de l'hiſtoire ce que le drame eſt à la tragédie.

Tel homme de Lettres a ſu peindre avec ſuccès des infortunes bourgeoiſes, qui n'a jamais ſu faire parler des héros. Rendons juſtice au talent ſupérieur de M. Greuze, perſonne n'eſt au-deſſus de lui dans les ſujets de ſociété, *le Pere de famille*, *la Dame de paroiſſe*, *la Piété filiale* nous offrent des leçons utiles, & pour ainſi dire, vivantes. Mais *le Fils ingrat*, *la Malédiction paternelle*, *la mauvaiſe Belle-Mere* font naître des idées moins conſolantes, & peut-être vaudroit-il mieux ne pas ſuppoſer l'exiſtence de pareils monſtres à l'exemple de Lycurgue, qui, dans ſes loix, n'avoit pas ſuppoſé la poſſibilité d'un parricide.

On reproche à M. *Greuze* d'avoir abuſé du ton violet, de l'avoir même outré dans quelques-uns de ſes tableaux. On lui doit tenir peu de compte de ſon deſſin, dans la Nature choiſie ; ce n'eſt pas dans cette partie qu'a brillé le talent de M. *Greuze* ; il n'en avoit pas même beſoin pour repréſenter des bourgeois habillés, ou des payſans de nos campagnes. Cependant, s'il eût moins négligé les acceſſoires que l'on doit, dit-il, ſacrifier aux têtes, on eût pu le regarder comme un Artiſte parfait dans le genre qui lui eſt propre. Nous regrettons avec le Public de ne plus rien voir de lui au Sallon, où ſes ouvrages ont autrefois attiré tous les regards.

M. BOUNIEU.

Les petits tableaux de M. *Bounieu* ſe ſont fait remarquer par des effets piquans, & lui ont valu des ſuccès très-mérités : c'étoit peut-être le genre auquel il auroit dû s'arrêter; mais n'a-t-il pas trop préſumé de ſes forces, lorſqu'avec la foibleſſe & la pauvreté de ſon deſſin, il a voulu s'élever au grand genre de l'hiſtoire. Comment ſur-tout a-t-il oſé tenter de peindre nos premiers peres, ces chefs-d'œuvres du Créateur, ces Types parfaits de toute la race humaine, cette Nature ſi belle que rien n'avoit encore dégradée ? N'auroit-on pas dû trouver dans Adam tous les traits de la force jointe à la plus grande beauté de toutes les formes, & dans la compagne du premier homme, la plus belle de toutes les femmes. Ces deux perſonnages exigeoient ſans doute de l'Artiſte le plus beau choix que l'on puiſſe imaginer, & je n'y vois rien qui m'annonce cette ſublime perfection dont l'Auteur de la Nature venoit de les revêtir. Nous avouerons cependant que le corps de la femme étoit bien deſſiné ; que, quoique la touche en fût un peu molle, il avoit des formes agréables & bien arrondies. Ce ſont là ſans doute les cauſes de la célébrité de ce tableau de M. *Bounieu.*

M. TARAVAL.

Nous avons vu dans les tableaux de M. *Taraval* le *beau faire*, & la couleur que l'on acquiert à l'école de M. *Pierre*.

M. ROBIN.

Les ouvrages que nous connoiſſons de M. *Robin* ont de la chaleur, & montrent ſur-tout dans cet Artiſte le mérite de l'invention poétique, celui de l'harmonie dans la couleur, de la nobleſſe & de la grandeur dans la compoſition. Nous en donnerons pour preuves l'eſquiſſe terminée du plafond de la Salle de Bordeaux, expoſée au Sallon de 1777, qui parut d'une belle conception, & lui mérita les ſuffrages des connoiſſeurs; & deux tableaux que l'on voit ſur les côtés du Maître-Autel de Saint Nicolas-des-Champs.

M. *Robin* poſſede encore un talent qui lui eſt propre, celui de peindre *la freſque des Anciens*; mais on reproche en général à ſes ouvrages des incorrections de deſſin, une exécution incertaine & peu ferme.

M. PEYRON.

Le tableau de Marius, expoſé au dernier Sallon,

a fait beaucoup d'honneur au talent de M. *Peyron*, émule & concurrent de M. *David*. On y diſtinguoit ſur-tout une belle ordonnance, & le plus heureux choix dans les plis de ſes draperies; mais ſon perſonnage principal n'avoit pas toute l'énergie du fameux rival de Sylla, & ſon ſoldat Cymbre n'étoit pas d'un caractere aſſez prononcé.

Madame LE BRUN.

Les tableaux que nous avons vus au dernier Sallon ſous le nom de Mme. *Le Brun* annoncent du talent, & ſur-tout la connoiſſance des effets pittoreſques: mais les petites formes de ſa Junon ne nous donnent point une idée du caractere fier & impérieux de cette déeſſe, & la petite blonde qu'elle a donnée pour Vénus, n'étoit point cette divinité que le grand *Apelle* à peine avoit pu repréſenter après avoir raſſemblé toutes les beautés de la Grece.

La couleur de Mme. *Le Brun* eſt trop brillante, ſa touche eſt gracieuſe & peut convenir à une infinité de petits ſujets qui n'exigent que de l'agrément; mais lorſque je vois Mme. *Le Brun* peindre l'hiſtoire, je crois voir la maſſue d'Hercule ſoulevée par la main des grâces.

M. DUPLESSIS.

Nous ne pouvons que louer l'extrême vérité

qui regne dans les portraits de M. *Duplessis* : nous desirerions qu'il y mît quelquefois plus de chaleur, & qu'il sacrifiât un peu plus aux graces, sur-tout dans les portraits de femme.

M. ROSLIN.

En voyant ses belles draperies, nous desirerions que ses têtes en atteignissent la perfection, & il ne manqueroit rien à ses tableaux. Nous ne faisons que répéter un jugement que le Public a porté depuis long-tems.

Madame GUIARD.

Les différens portraits que Mme. Guiard a exposés au dernier Sallon, ont fait beaucoup d'honneur à son talent ; ils se sont fait remarquer, sur-tout par un beau ton de couleur, un dessin correct & de bon goût, autant que par une touche ferme & vigoureuse qui parut même au-dessus de son sexe.

M. VERNET.

Le genre de l'histoire présente des difficultés sans nombre : il est, si l'on peut s'exprimer ainsi, *le poëme épique de la Peinture*, ainsi l'Artiste qui

traite ce genre avec ſuccès, mérite les plus grands éloges. Cependant celui qui excelle dans un genre inférieur, qui paroît même au-deſſus de ce genre, ne mérite pas moins de gloire & de celébrité : tel eſt aujourd'hui M. *Vernet*, l'un des plus grands Payſagiſtes que nous ayons connu. Son génie pittoreſque embraſſe tous les inſtans, tous les phénomenes de la Nature ; c'eſt en Poëte qu'il en ſent les beautés, c'eſt en Peintre habile qu'il ſait les exprimer. La vérité de ſon pinceau, la sûreté de ſa touche, le beau choix des ſites qu'il repréſente, l'exactitude locale, tout donne à ſes payſages une eſpece de magie que recherche en vain la foibleſſe de ſes imitateurs. S'il peint une tempête, on croit entendre les vents déchaînés, l'affreux mugiſſement des flots ; l'effroi des matelots ſe communique tellement à l'ame du ſpectateur, qu'il ſoutient à peine la vue de leur terrible ſituation. S'il peint un calme, c'eſt le repos même de la Nature qu'il repréſente avec tous ſes charmes. La fraîcheur, la tranſparence des eaux, une campagne riante flattent délicieuſement l'imagination, & font naître une foule de ſenſations agréables. S'il peint l'Aſtre du jour, ſon tableau paroît embrâſé de tous ſes feux, il ſemble en avoir emprunté des faiſceaux de lumiere pour le faire briller dans tout ſon éclat. S'il peint un clair de lune, une lumiere plus douce vient frapper mes regards, ſes rayons argentés percent

à travers les nuages, & viennent se réfléchir dans les eaux.

Les tableaux de M. *Vernet* annoncent en lui les connoissances les plus étendues, comme Peintre, Physicien & Naturaliste ; il a fallu qu'il consultât la Nature, qu'il l'a prît, pour ainsi dire, sur le fait, afin de pouvoir arrêter sur la toile ses effets fugitifs ; il a fallu que dans ses marines, dans ses ports, il fût instruit de tout ce qui concerne la manœuvre & les agrès d'un vaisseau. Jamais les détails qui pouvoient produire une plus grande vérité ne lui sont échappés : ajoutons à cela l'exactitude qu'il a mise dans le dessin de ses figures, où l'on croiroit reconnoître un Peintre d'histoire, tandis que les autres Paysagistes les représentent ordinairement comme d'une maniere informe & grossiere, qui ne suppose que des notions très-imparfaites sur le dessin. Enfin, c'est sans cette restriction, que nous avons cru devoir louer les talens de cet Artiste qui paroît avoir atteint la perfection de son genre.

M. ROBERT.

Le pinceau de M. *Robert* s'est exercé sur les beaux sites des campagnes de Rome, & sur ses monumens. C'est un champ vaste où cet Artiste a pu faire des moissons abondantes ; aussi, ses tableaux sont-ils remplis d'un charme dont ce genre ne nous

avoit pas encore donné d'exemple. En avouant que M. *Robert* a fait un heureux choix, nous deſirerions que *ſon faire* fût moins vague & moins indécis.

M. MACHY.

A la vue des ouvrages de M. *Machy*, il eſt aiſé de reconnoître qu'il a eu pour ſon guide *Panini*. Il ne lui a manqué, pour ſurpaſſer ſon maître dans l'Architecture héroïque, que d'avoir vu l'Italie; la beauté de ſes monumens auroit ſans doute aggrandi ſes idées. Nous lui devons reprocher, ainſi qu'au plus grand nombre de nos Payſagiſtes, de négliger la figure, défaut que M. *Machy* n'a pas dû trouver dans ſon guide. Au reſte, ſes vues de Paris annoncent un talent diſtingué, & nous devons lui rendre juſtice ſur les effets de la perſpective linéale & aérienne, qu'il ſeroit difficile de mieux entendre que lui.

M. HUË.

Les payſages de M. *Huë* ſont une imitation fidelle des effets de la nature; ſa touche eſt ſpirituelle & gracieuſe. Cependant le talent de cet Artiſte n'a pas encore atteint le degré de perfection auquel il peut prétendre. Nous apprenons qu'il doit partir inceſſamment pour l'Italie. Ce voyage intéreſſant

ne peut qu'enrichir ſon imagination. Nous deſirons que les beautés des tableaux des grands maîtres l'engagent à mieux deſſiner ſes figures, à mettre de l'intérêt dans ſes payſages. C'eſt encore une obſervation que nous devons faire à nos Payſagiſtes qui promenent nos regards ſur des lieux inhabités. En nous repréſentant des ſites agréables, ne devroient-ils pas les animer par des ſcenes vivantes? Ne devroient-ils pas, à l'exemple *du Pouſſin* & de M. *Vernet*, que nous pouvons citer à côté de ce grand Artiſte, ne devroient-ils pas, dis-je, mêler dans leurs compoſitions des paſtorales, des ſujets hiſtoriques? Théocrite, Virgile, l'hiſtoire, la fable fourmillent de ſituations intéreſſantes, dont ils pourroient embellir leurs payſages, & donner à leurs productions le mouvement & la vie qui leur manquent.

M. NIVARD.

Digne émule du grand nombre de nos Payſagiſtes, M. *Nivard* néglige, comme eux, toutes ſes figures. Sa couleur eſt vraie, mais ſa touche eſt fauſſe, & peu analogue aux différens ſujets qu'il repréſente. En voyant la touche de ſon feuillé, on diroit que la Nature n'a produit qu'une ſeule eſpece d'arbres.

M. BUCOURT.

Les productions de M. *Bucourt* ſont pleines de grâces & de goût ; elles annoncent une étude réfléchie des meilleurs maîtres de l'Ecole Flamande : mais elles reſſemblent un peu trop à l'émail.

M. DE MARNES.

Comme M. *Bucourt*, M. *de Marnes* a choiſi pour ſes guides les Peintres de l'Ecole Flamande, & ce jeune Artiſte paroît tellement rempli de l'eſprit de cette Ecole, qu'il imite ſes maîtres juſques dans les défauts, dont le tems & l'expérience les a délivrés. Nous l'invitons à moins polir les objets qu'il rend quelquefois trop reſſemblans à l'ivoire, & à varier un peu plus *ſon faire* ; car, d'ailleurs ſes tableaux ſont pleins de mérite du côté de l'invention, & ſa couleur eſt belle, quoiqu'un peu exagérée.

MM. VAN-SPAENDONCK, SAUVAGE, ET Mme. VALLAYER-COSTER.

MM. *Van-Spaendonck* & *Sauvage*, renouvellent parmi nous les merveilles de *Zeuxis* & de *Parrhazius* d'Epheſe. On ne peut faire un plus beau choix que

M. *Van-Spaendonck*, avoir une touche plus délicate & plus sûre, avec autant d'élégance & de variété. Il ne le cede point à *Van-Huizem*, qu'il semble avoir pris pour son modele.

On ne peut avoir une couleur plus vraie que M. *Sauvage*; il n'amollit point le marbre comme le Sculpteur; il sait au contraire lui rendre sur la toile toute sa dureté, & c'est un grand mérite du genre qu'il a choisi. On doit se souvenir encore de *l'Enfant à la cage*, de M. *Pigalle*, qu'il a peint dans son tableau de réception à l'Académie.

Mme. *Vallayer-Coster* suit de près ces deux excellens Artistes; &, comme eux, elle est rivale de la Nature.

Nous terminerons ce discours par quelques observations générales sur l'esprit & la marche que doit suivre la Sculpture. Comme elle tient de près à la Peinture, elle est sujette aux mêmes variations. Toutes deux ont pour but l'imitation de la Nature; c'est l'amour du beau & du vrai qui doit les conduire; mais la diversité des opinions a corrompu ces premiers principes, & détourné les Artistes du but qu'ils devoient se proposer.

Si nous remontons jusqu'à François I, tems auquel florissoit *Jean Goujon*, nous verrons cet Artiste célebre, digne émule de l'Ecole Florentine, posséder

tout ſon ſavoir, atteindre à ſa hauteur, ſans avoir ſa rudeſſe (*a*); c'eſt ſur le piédeſtal des grâces qu'il aiguiſoit ſon ciſeau; elles étoient toujours préſentes à ſes yeux; c'étoient à leurs côtés qu'il conſultoit la Nature. Tous les Statuaires qui l'ont ſuivi, ont tous marché ſur ſes traces; ils ont tous adopté les mêmes principes, avec plus ou moins d'habileté; la différence qui ſe trouvoit entr'eux n'étoit que dans la maniere différente de voir les objets, & non dans les grands principes de l'Art.

Ce fut là ſans doute la cauſe des progrès étonnans que fit alors la Sculpture : *le tombeau du Cardinal de Richelieu*, & *les bains d'Apollon* rendirent notre Ecole rivale de celle de Rome. Les chefs-d'œuvres de *Girardon* étoient remplis du ſtyle des anciens; le marbre reſpiroit ſous le ciſeau du *Pujet*, & ſi ce grand Artiſte eût été auſſi correct, qu'il étoit habile à rendre la palpabilité des chairs, aucune école du monde ne pouvoit plus nous diſputer le premier rang. Alors la Sculpture ſembla manquer d'aîles pour s'élever encore; ſoutenue par le génie des *Le Pautre*, des *Coizevox*, des *Le Gros*, des *Couſtou*, &c. Elle plana quelque tems à la même hauteur; mais telle eſt la révo-

(*a*) Voyez les Cariathides du Louvre, & la Fontaine des Innocens, chefs-d'œuvres immortels de Jean Goujon.

lûtion des Arts ; telle eſt l'inconſtance humaine ; on ſe laſſe bientôt de ſuivre la bonne route ; on ſe croit aſſez grand pour en ſortir, & l'on s'éloigne du bût.

Le Moine fut un des premiers corrupteurs de l'Art ; il abandonna les grâces naturelles & le beau choix des anciens, & dérobant à la Sculpture ſon plus grand mérite, le ſavoir du nud, il ne fit d'un Statuaire qu'un Sculpteur de marbre adroit. Pluſieurs Artiſtes ſe ſont attachés au ſtyle de *Le Moine* ; d'autres ſe ſont crus imitateurs très-exacts de la nature, en copiant ſans diſtinction & ſans choix juſqu'à ſes difformités : imitation qui ne doit produire, dans des êtres bien organiſés, que des ſenſations déſagréables. Si l'Artiſte doit imiter la Nature, qu'il l'imite plutôt dans ſa perfection ; que ſon imagination exaltée ſe repréſente l'homme au ſortir des mains de ſon Auteur, & qu'il répande ainſi ſur ſes productions tout le feu de la Poéſie.

Nous connoiſſons cependant des Sculpteurs qui ſuivent encore la route tracée par les Anciens : nous rendrons juſtice à leurs talens, lorſque nous parlerons de leurs ouvrages expoſés au Sallon.

La Gravure, ſi néceſſaire pour réproduire & multiplier les Tableaux des grands Maîtres, paroît avoir beaucoup perdu depuis *Gerard-Audran*, *Edlhinck*, *Drevet*, &c. ſur-tout dans le genre de

l'Hiſtoire, aujourd'hui trop abandonné ; mais dans le genre typographique, elle a fait des progrès qu'elle doit ſans doute aux deſſins précieux de quelques Artiſtes diſtingués, tels que Meſſieurs *Cochin*, *Le Barbier*, *Moreau*, &c.

Nous nous ſommes propoſés d'entrer dans un plus grand détail ſur les Statuaires & les Graveurs : nous nous attacherons à les faire connoître par leurs propres ouvrages, ainſi que quelques autres Artiſtes dont nous n'avons pu faire mention dans ce diſcours. Nous aurons ſans doute plus d'une fois occaſion de rendre juſtice à leurs talens, dans les obſervations que nous publierons chaque année d'expoſition, ſous le titre d'*Obſervations critiques ſur les Tableaux du Sallon* : elles ſerviront de ſuite à ce préliminaire, & pourront former un recueil de mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de la Peinture, en France.

1,50